

220

pr a lunat

Armeny & Cordel Ambraci

SRJ

HÉLIOSEIROS

PAR

S. RONZEVALLÉ S. J.

EXTRAIT DU N° 26 D'ARÉTHUSE

1^{er} TRIMESTRE 1930

PARIS

J. FLORANGE, ÉDITEUR

17, RUE DE LA BANQUE, 17

Bibliothèque Maison de l'Orient



151019

HÉLIOSEIROS



FIG. 1.
MONNAIE D'ASCALON.

ΗΛΙΟΕΙΡΟΣ est le nom d'un dieu syrien, qui ne figure jusqu'ici, à ma connaissance, que sur des monnaies d'époque romaine, frappées à Chalcis. Les numismates ne s'entendent pas sur l'attribution de ces pièces rares et souvent mal conservées. Mionnet, dans son *Supplément*, t. VIII, p. 116, les range sous la rubrique *Chalcis sub Libano*, mais son avis n'est pas partagé par Head, *Historia numorum*¹, p. 778. Par contre, Wroth (*Catalogue of greek coins of Galatia, Cappadocia and Syria*, p. LV) penche vers le classement de Mionnet. M. Hill, que j'ai consulté, n'ose pas exprimer un avis ferme et M. Regling, que j'ai également consulté, serait plutôt, pour des raisons de style, de l'avis de Head, c'est-à-dire pour l'attribution à la Chalcis du Nord (Kennesrîn), au sud d'Alep.

Quant à la nature du dieu, s'il est évident pour tous qu'il est solaire — ses images monétaires le figurent toujours imberbe et radié — on en est réduit à des conjectures. Gruppe, dans sa *Griechische Mythologie*, p. 1093, n. 8, et 1576, n. 4, semble voir dans son nom l'analogie d'Héliosérapis, c'est-à-dire un composé d'Hélios et d'Osiris. Drexler, dans le *Lexikon* de Roscher, s. v., n'émet aucun avis personnel sur le sujet et se contente de renvoyer à Head, tandis que Röder (*Pauly-Wissowa, Suppl.*, III, 893) rejette l'opinion de Gruppe.

Disons tout de suite qu'il n'y a absolument aucune raison — linguistique moins que toute autre — de décomposer le nom divin en Hélios + Osiris. Il nous faudra donc essayer d'interpréter l'élément -σειρος, après nous être demandé s'il n'y a pas lieu d'y reconnaître un mot sémitique plutôt que grec. Quant à l'attribution à l'une ou l'autre des deux Chalcis, si l'on doit tenir grand compte du style des monnaies, il faut également, si la chose est possible, étudier le type plastique du dieu en le comparant à des représentations semblables ou analogues, de même époque et de régions déterminées.

Je crois, pour ma part, qu'on peut analyser avec une assurance satisfaisante le composé Hélioseiros ; ensuite, que l'examen comparé du simulacre divin avec des figures (monétaires et autres) apparentées, oblige à

rapporter toute la série des pièces où il apparaît à Chalcis sub Libano ('Anjarr).

* * *

Les monnaies connues au type d'Hélioseiros ont été frappées de Trajan à Commode. A quelques variantes près, ce type se ramène à une statue de culte figurant un dieu, habillé à la grecque, jeune, imberbe, radié, la tête seule de profil, tenant de la droite une palme, de la gauche une lance et un petit bouclier rond. Je dois à l'amabilité de MM. Jean Babelon et Hill de pouvoir reproduire quatre revers (Pl. II, fig. 1, 2 (agrandis), 3 et 4) dont trois (1, 2, 3) du règne de Trajan et un (3) de Marc-Aurèle. 1, 2 et 4 appartiennent au Cabinet de France et sont de conservation satisfaisante : la pointe de la lance est très nette en 1 ; la forme du bouclier rond apparaît clairement en 2 et 3 ; de même la base en 4, détail prouvant qu'il s'agit bien d'une statue de culte. Quant à 3 (British Museum), j'appelle dès maintenant l'attention sur l'astre qui suit la légende. Les légendes varient d'une pièce à l'autre :



FIG. 2.
MONNAIE D'ASCALON.

1. ΦΛΑ·ΧΑΛΚΙΑ
2. [ΗΛΙ] ΟΥΕΙΡΟΥΦΛ [ΑΧΑΛΚΙΑΔ]
3. [illisible] ΗΛΙΟΥΕΙΡΟΥΧ
4. [ΦΛΑΧΑΛΚΙ]ΔΕΩΝ.....

Je laisse ici de côté les autres petits détails monétaires qui n'ont aucune importance pour mon but. Je ne m'occuperai pas non plus, à propos de l'astre qui apparaît dans plusieurs autres spécimens décrits par Mionnet, de la question de savoir si cet astre est parfois une comète, comme l'affirme l'auteur (p. 117, nos 12 et 13). Il est plus que probable — et M. Hill est du même avis — que la « comète à queue » est due à un défaut de frappe ou à une détérioration accidentelle de l'astre qui, lui, est indubitable. Enfin, il est certain que la « Juno *biceps* » de Mionnet (pp. 117-8) est identique à Hélioseiros radié, tenant les mêmes attributs que dans les autres pièces de la série.

L'image du dieu ainsi fixée, que signifie Hélioseiros ? Du côté sémitique plusieurs rapprochements se présentent, dont un seul paraît, de prime abord, devoir retenir l'attention. A Palmyre, on rencontre un théophore עבדעירא, dont le second élément n'a pas été expliqué de façon satisfaisante². On ne peut, d'autre part, le tenir pour la transcription araméenne de l'élément grec -σειρος, dont nous cherchons le sens. On ne saurait donc, pour le moment, tirer quoi que ce soit de ce théophore palmyrénien, attesté d'ailleurs une seule fois jusqu'à ce jour.

HÉLIOSEIRÓS

Il est un autre nom propre, très probablement divin, également fourni par l'épigraphie palmyrénienne, רבאסירא = 'Ραβασειρη², dont le sens est incontestablement « geôlier, chef des prisonniers » : il pourrait représenter un génie infernal. Mais, on ne s'expliquerait pas l'aphérèse du premier élément « Rab », et, à supposer que cet écourtement ait eu réellement lieu et donné un nom divin « Asirê », sa désinence *é*, assurée par la transcription grecque -σειρη, ne répondrait pas à l'équivalence requise pour -σειρος, sans compter que le correspondant palmyrénien débute par un *ra*. Je ne croirais donc pas que ce second rapprochement pût aboutir davantage à un résultat positif.

Avec le troisième, on se sent sur un terrain plus ferme en apparence. Un cylindre de Salmanasar III, dont les assyriologues se sont occupés à bien des reprises³, porte le texte suivant : « Butin du temple de la divinité *Sér* de Malaha, résidence de Haza'el du pays de Damas (sa mât imêrisû), que Salmanasar III, (859-825), fils d'Ašurnaširpal, roi d'Assyrie a transporté à l'intérieur des murs de la ville d'Asur. » On a rapproché *Sér* de la divinité *Serum*, déesse de l'aurore, dans le panthéon assyro-babylonien ; mais le sexe de cette divinité ne convient pas à notre Hélioseiros. On pourrait tout aussi bien songer, phonétiquement parlant, au dieu *Lune* des Araméens, שרר⁴, celui de la déesse précédente répondant à שחר : dans cette hypothèse, Hélioseiros serait un accouplement hybride du nom grec du Soleil avec celui, masculin, de la divinité lunaire araméenne. L'association des deux grands astres dans une seule et même divinité, équivaldrait à une conception *céleste* de cette divinité et n'aurait rien d'inattendu pour les bas-temps des religions syriennes. Mais il est inadmissible que, dans un pays araméen, un nom divin *local* ait été prononcé d'après les transcriptions de l'écriture cunéiforme, qui était fréquemment défective. La forme grecque de *sahar* aurait dû être σααρ et non σειρ. De plus, et ceci augmente la difficulté, si le dieu *Lunus* peut, à la rigueur, figurer radié, on s'attendrait néanmoins à voir paraître le croissant dans sa coiffure ou mieux derrière ses épaules. J'ai relevé tout récemment à Niha (Coelé Syrie) un bas-relief présentant le buste d'une divinité portant le calathos radié et, à la hauteur de ses épaules, un grand croissant⁵. Il m'est évident que c'est ainsi que nous apparaîtrait Hélioseiros si son essence comportait une fusion du Soleil et de la Lune. D'un autre côté, si les attributs de la palme et des armes (lance et bouclier) conviennent bien au Soleil en tant que principe de la fécondité terrestre et comme astre toujours victorieux, *invictus*, ce symbolisme n'aurait qu'une application forcée par rapport au dieu Lune. Il faut donc chercher d'un autre côté, tout en restant sur le terrain sémitique.

Dans le vieux panthéon des tribus arabes du Nord, tel que nous l'a conservé Ibn al-Kalbi, mention est faite d'une divinité *al-Sa'ir* dont le nom signifie incontestablement « feu, flamme ». Aucun détail, si minime

soit-il, n'est fourni par le mythographe arabe sur la nature ou le culte de ce dieu⁶. Tout ce que nous pouvons conjecturer avec vraisemblance, c'est que la tribu des 'Anazeh, qui l'adorait, y voyait une personnification de l'ardeur solaire sous un de ses aspects violents, et, si l'on peut dire, caniculaires. C'est ainsi que les Syro-phéniciens ont dû se représenter leur *Reseph*, dont le nom est communément rapporté au radical sémitique signifiant « flamme, éclair », etc. Dans l'hypothèse que -σειροζ dériverait du mot sémitique *Sa'ir*, la concordance phonétique serait remarquable et le caractère du dieu des monnaies (lance et rayons) renforcerait l'identité supposée. Par ailleurs, bien que le dieu sémitique en question porte un nom *arabe*, il n'est nullement certain qu'un dieu araméen n'ait pas porté le même nom à une époque très ancienne, quand les Araméens vivaient à l'état nomade et plus ou moins mêlés aux tribus arabes du désert de l'Arabie septentrionale. Un dieu *Sér* < *Sa'ir* a parfaitement pu recevoir les hommages des Araméens de Damas, à l'époque de Hazael.

Si cette hypothèse était admise, le problème pourrait être considéré comme résolu. Hélioseiros serait un dieu solaire, de conception apparentée à celle de *Reseph*, dont le caractère guerrier (il portait précisément la lance et le bouclier) s'accommodait sans peine d'attributs pacifiques, et qui accordait des faveurs à ses adorateurs, tout comme Hadad, qui présidait à la fertilité du sol, bien qu'il lançât la foudre et déchainât la tempête.

J'estime néanmoins qu'il faut faire un pas de plus dans l'analyse de notre nom divin : -σειρος peut être la transcription grecque d'un mot sémitique ; mais ne peut-il pas représenter un vocable purement grec ? Si l'on se rappelle la profondeur de l'influence hellénistique en pays syrien ; si, d'autre part, on observe que le type général de notre dieu sur ses monnaies a une frappe grecque très marquée, en dépit des armes, d'ailleurs très orientales, qu'il tient de la main gauche et qui jurent, en un sens très vrai, avec le costume qu'il y revêt, on est, malgré soi, amené à voir dans le simulacre divin une création grecque combinant des éléments sémitiques avec l'esthétique occidentale. Mais si le type du dieu est bien une création hellénistique, n'est-il pas probable que son nom a dû être également imaginé par les Grecs, tout en conservant peut-être dans son second élément une réminiscence du mot sémitique qui le désignait dans le parler indigène ? Le problème ainsi posé revient à ceci : quelle qu'ait pu être l'influence du nom divin *Ser-Sa'ir* sur l'adoption de l'élément -σειρος dans les monnaies de Chalcis, il est bien plus probable que -σειρος est le mot grec, qui, d'après Suidas, signifiait à la fois, Soleil et Sirius : *σειρσειρός ὁ ἥλιος καὶ σείριος*?. Or *Σείριος* -Sirius, qui signifie « brûlant, ardent », est le nom de l'astre de la canicule, et Gruppe (*op. cit.*, p. 948) a rappelé que, chez les Grecs, Sirius présidait à la croissance de la vigne ; malgré son caractère brûlant, on l'invoquait pour obtenir la fertilité du sol. N'est-il pas extrêmement intéressant que notre Hélioseiros, caracté-

risé comme « caniculaire » par ses armes, tienne de la main droite la palme, symbole de fécondité terrestre ?

Il me semble que nous tenons le dernier mot du problème, sans avoir détourné l'esprit du fait indubitable que le dieu de Chalcis était foncièrement sémitique ⁸.

Tout ce qui suit prouvera, si je ne m'abuse, le bien fondé de notre analyse plastique et onomastique.

* * *

Le premier monument qui rappelle, et de très près, le simulacre d'Hélio-seiros, est l'image d'un dieu syrien figurant sur un petit autel découvert à Homs (Pl. IV, fig. 1).



FIG. 3. — MONNAIE
DE RABBATHMORA.

L'objet appartenait depuis dix ans à M. Abraham Sarrafian quand je l'ai photographié, en novembre 1921 ; son possesseur l'avait acquis à Homs même, avec divers autres objets de même matière : calcaire blanc presque crayeux de la région emésénienne. Haut de 0 m. 118, il figure un petit autel de forme commune, couronné de feuilles d'angle, avec un évidement dans la surface supérieure, de 0 m. 01 de profondeur, destiné sans doute à des usages rituels. La face principale reproduit, en haut

relief, l'effigie d'un dieu debout, de face, portant divers attributs. Le visage imberbe, assez profondément détérioré dans ses traits, est encadré par une lourde chevelure bouclée, partagée en deux sur le front : c'est ainsi que figurent généralement les divinités solaires ou célestes de la Syrie romaine (Pl. IV, fig. 2) ⁹. Le costume est composé de braies à la mode syro-palmyrénienne, sur lesquelles descend le bord d'une courte tunique, surmontée d'une seconde tunique à plis plus serrés, au-dessus de laquelle passe encore un manteau agrafé, semble-t-il, à l'épaule gauche, dont les plis retombent sous le bouclier. De la droite, le dieu tient une courte lance, à fer énorme ; cette main, mal conservée, et le dessin maladroit du bras laisseraient croire à la présence d'un serpent enroulé autour de la hampe de l'arme : il n'en est rien en réalité. Le bras et la main gauches disparaissent derrière les attributs qu'ils supportent, à savoir un petit bouclier rond et une lourde palme, dont le bout inférieur reste invisible. Muni d'un léger rebord, le bouclier est orné de 7 rayons, très légèrement incisés autour d'un point central :  (Notre photographie est imparfaite sur les derniers détails). Quant à la palme, elle est d'un type conventionnel qui n'appelle aucune observation. Le guerrier était censé porter d'assez hauts brodequins, que le sculpteur semble toutefois n'avoir pas suffisamment marqués ; en tout cas, les pieds sont chaussés.

Les trois autres faces sont également ornées de dessins en relief. Les

deux faces latérales portent chacune une énorme couronne de laurier ; la face postérieure présente, posé sur le sol et s'élançant vers le haut, un sarment de vigne fort stylisé, sans grappe¹⁰ (Pl. IV, fig. 6 et 7).

L'ensemble du monument accuse la main d'un artiste campagnard, reproduisant un modèle traditionnel. Les dimensions même de l'autel, avec son évidement supérieur, en font un objet qui devait — ou même qui a dû — servir au culte domestique du dieu.

Bien qu'anépigraphe, l'autel reproduit, sans conteste, la même divinité que les monnaies de Chalcis, mais sous sa forme indigène. Sauf le costume, qui est ici, comme la logique l'exigeait, celui d'un soldat, tous les traits d'Hélioseiros s'y retrouvent sans exception : la chevelure luxuriante remplace les rayons ; la lance, qui dans le simulacre des monnaies est tenue avec le bouclier, a passé ici dans la main droite du dieu. Hélioseiros de Chalcis nous apparaît, par la division même de ses attributs, comme un Hélios associé à un Sirios. Dans l'autel de Homs, la fusion est plus complète et le caractère guerrier l'emporte sur celui de la fécondité terrestre : on est certainement en face de deux esthétiques diverses interprétant une même conception divine. A tout cela s'ajoute, sur l'autel émésien, la double couronne du *Sol invictus* et la vigne naissante, symbole de fertilité, qui rappelle étrangement — sans qu'on puisse parler d'un emprunt quelconque — ce que nous avons dit plus haut d'un culte spécial de Σείριος chez les Grecs. On ne saurait désirer coïncidences plus complètes ou plus étroites, et nous pouvons répéter avec plus d'assurance que précédemment qu'Hélioseiros = Ἥλιος + Σείρ. Ce sont là indubitablement deux aspects d'une même divinité céleste, concrétisée dans une de ses formes les plus sensibles, les plus éclatantes pour l'œil humain. Nous verrons plus loin quelle précision ajoute, sous ce rapport, le caractère juvénile donné aux deux dieux de Chalcis et de Homs.

Poursuivons notre enquête iconographique comparative. Voici d'abord un dieu guerrier d'un type très apparenté à celui d'Émèse : nous le recueillons sur quelques monnaies fort rares frappées, sous les Sévères, à Rabbathmoba, dans la province romaine d'Arabie, en plein pays de Moab. M. Hill, dans son beau *Catalogue of the greek coins of Arabia...* auquel j'emprunte le double agrandissement de la fig. 8 et 9, pl. II, l'a fort bien caractérisé (pp. XLII sq.) et décrit (p. 44). Je laisse ici totalement de côté les questions relatives à Aréopolis, Ariel et Kemos, pour ne m'occuper que de l'image et de la nature du dieu. Comme on le voit par les spécimens reproduits¹¹, nous avons debout, de face, sur un piédestal orné de quatre pilastres, un dieu imberbe, revêtu de la tunique et d'une cuirasse, chaussé de hauts brodequins et tenant de la droite une épée dégainée, de la gauche une lance et un bouclier. Le dieu est donc foncièrement guerrier ; mais les deux autels, à longue flamme agitée, qui l'accostent de part et d'autre dans le champ, font de lui également un dieu igné¹². Il n'est

même pas impossible que sa coiffure, dans laquelle M. Hill a cru voir un casque, soit plutôt un symbole céleste, globe dans le croissant ; il est toutefois impossible de se prononcer avec assurance sur le vu d'un seul spécimen où ce détail est apparent, sans être entièrement distinct. Quoi qu'il en soit, il saute aux yeux que le type est étroitement apparenté à celui d'Émèse, et que notre guerrier moabite est également un dieu solaire et céleste¹³.

Comparons maintenant le dieu de Rabbathmoba à un autre guerrier, celui des monnaies d'Ascalon (Pl. III, 1 à 18). Je dois à l'amabilité de M. Hill de pouvoir reproduire cette série de moulages, où se dessine le mieux la coiffure du dieu. Parfois elle affecte la forme d'un bonnet phrygien. C'est encore à un savant ouvrage de M. Hill, *Catalogue of the greek coins of Palestine*, 1914, que nous aurons recours pour notre illustration et la description des pièces. Dès le règne d'Auguste et jusqu'à la fin de l'Empire, le dieu en question, que quelques monnaies nomment expressément ΦΑΝΗΒΑΛΟΣ, se présente sous un aspect à la fois guerrier et pacifique. Coiffé d'un casque, parfois muni d'une assez longue pendeloque ou cimier, revêtu ordinairement de la cuirasse, dont les ptérides descendent quelquefois très bas, il brandit de la droite levée très haut une massue effilée du bout ou peut-être mieux une harpé, et tient de la main gauche un petit bouclier rond associé à une branche feuillue, c'est-à-dire une palme conventionnelle, droite et longue. Parfois, la tunique du dieu est très longue et son image ne laisse pas de rappeler alors quelque peu celle d'Hélioseiros de Chalcis. Les pièces ne sont pas toujours assez bien conservées pour lever toujours tous les doutes à cet égard. Il semble bien néanmoins que la cuirasse manque parfois totalement : c'est, en particulier, le cas pour le n° 6 de la pl. XIV du *Catalogue* de M. Hill (notre n° 7), où la tunique, remarquablement longue, enserre le bas du corps divin comme le ferait une gaine. Le simulacre repose parfois sur une base ; c'était donc encore une statue de culte.

Quelle était la nature précise de ce dieu, qui a déjà à son compte une petite « littérature » ? Son nom, d'apparence sémitique, a beaucoup intrigué les numismates et surtout les historiens des religions, d'autant plus qu'il apparaît dans le numéraire d'une ville célèbre, depuis Hérodote, par le culte qu'elle rendait à la déesse céleste. Si nous nous en tenons aux généralités que fournit le seul type monétaire du dieu, nous pouvons reconnaître en lui d'abord une divinité guerrière, ce que prouvent amplement son costume et ses attributs ; ensuite un dieu de la fertilité terrestre comme Hélioseiros, mais aussi un dieu « salubre ». Cette dernière qualité, qui ne ressort pas très nettement des riches séries monétaires d'Ascalon, est prouvée par une tessère de plomb, trouvée à Ascalon même et publiée par le regretté P. Decloedt, des PP. Blancs, dans la *Revue Numismatique* de 1914, pp. 442-4. Le droit figure le dieu, vêtu d'une courte tunique, debout

sur une galère ; ses mains tiennent la harpé, le bouclier et un javelot, dans le champ, on distingue nettement un petit globe dans un croissant, et, au-dessous, mais moins distinctement, un autel allumé. Le revers offre le groupe entièrement grec d'Esculape et Hygie. ΦΑΝΗΒΑΛΟΣ est donc conçu, comme les trois dieux auxquels nous le comparons, non seulement comme *guerrier*, mais aussi comme *céleste*, et son association avec Asclépios ajoute à ces deux aspects, celui d'un dieu guérisseur. Il n'est pas douteux, en effet, que le revers du précieux petit plomb ne soit l'interprétation grecque de la nature même du dieu indigène figurant sur le droit. Cela posé, le nom divin, dont M. Hill a si bien résumé l'histoire, s'éclaire d'un nouveau jour. Tout dieu guérisseur et sauveur, aux basses époques du syncrétisme anatolien et sémitique, est l'émanation d'un dieu suprême, entrant, comme tel, en contact direct avec les dévots de ce dernier. C'est le dieu-fils des triades familiales, si fréquentes à l'époque romaine dans les cultes syriens et notamment à Ba'albek-Héliopolis. Le premier élément de ΦΑΝΗΒΑΛΟΣ n'est donc pas autre chose que le mot grec Φάνης, désignant couramment, chez les Anciens, la manifestation théogonique du dieu suprême. Le nom complet du dieu d'Ascalon n'a donc rien à voir avec *Pné-ba'al* de Carthage ou de Phénicie¹⁴ ; il est, comme Hélioseiros, de « fabrication » grecque, et exprime, avec des composants dont le sens ne pouvait échapper à personne, la qualité fondamentale du dieu-fils d'Ascalon. Qu'on se rappelle maintenant que, d'après Marinus, *Vita Procli*, c. 19, Ascalon adorait un Esmûn sous le nom grec d' Ἀσκληπιὸς Λεωντοῦχος et qu'on rapproche de cette indication les monnaies de la même ville (Pl. II, fig. 7) où figure Osiris debout, à côté ou au-dessus de lions, et l'on se convaincra (vu l'équivalence Asclépios-Esmûn-Osiris-Adonis) que Φανήβαλος, comme Hélioseiros, comme le dieu d'Émèse et celui de Rabbathmoba, représente le dieu « solaire », jeune, victorieux, guérisseur et salulaire, député par son père, le dieu céleste suprême, pour sauver ses dévots.

Je ne saurais, dans la présente étude, m'étendre davantage sur un sujet des plus intéressants pour l'histoire des religions syro-palestiniennes, comptant le reprendre d'ensemble à propos de la triade héliopolitaine. Je montrerai alors ce qu'il faut penser du triple aspect Astarté-Dercéto-Isis, de la déesse ascalonite et des légendes bizarres que les Anciens avaient inventées sur elle et sa fille ou son fils.

On aura vu, du moins, à travers les quelques rapprochements institués jusqu'ici, que, sous les espèces locales, propres à chaque pays, à chaque groupe ethnique, une même conception de la divinité se fait jour et préside à ses différentes expressions plastiques. Presque tous les dieux de Palmyre, par exemple, se présentent à nous sous l'uniforme romain ou indigène¹⁵. Plusieurs explications ont été proposées de ce fait remarquable, et M. Cumont qui s'en est occupé à plus d'une reprise, non seulement à

propos des dieux de Palmyre, mais des dieux orientaux en général, vient de reprendre la question dans son splendide volume sur Doura (*op. cit.*, pp. 102 et 112). J'y reviendrai moi-même en détail, à propos du grand dieu de Ba'albek. Mais dès maintenant, j'estime que la raison foncière de ce fait qui, dès l'époque hellénistique au plus tard, fut réellement général dans la région syrienne, réside dans la conception que se faisait l'Oriental de la divinité et des relations existant entre les dieux. Ce qui a procuré l'habit militaire à Bêl ou Ba'alsamîn, à Aglibôl aussi bien qu'à Yarhibôl, c'est beaucoup moins la philosophie religieuse « chaldéenne », que la nature céleste attribuée par les Sémites à leurs divinités. C'est du ciel que le Sémite faisait descendre toute royauté, toute puissance et, par suite, tout commandement. D'autre part, même à très basse époque, le Sémite syrien n'avait jamais renoncé au groupement de ses dieux en triades familiales, dont la vogue populaire se manifesta particulièrement sous l'empire romain. De là, par un développement naturel de l'origine céleste de toute autorité, les attributs guerriers prodigués à la foule bigarrée des dieux solaires ou lunaires, stellaires ou terrestres, piétons ou cavaliers, violents ou pacifiques, bienveillants ou redoutables.

Une preuve, si l'on peut dire, topique, car elle est fournie par le témoignage convergent de plusieurs monnaies syro-palestiniennes, est la présence d'un astre sur quelques pièces figurant Hélioseiros (Pl. II, n° 3). Rien de plus banal en apparence que cet emblème stellaire ; mais sa place, à la suite même du nom divin, n'est certainement pas fortuite ; elle accuse, sans conteste, la préoccupation de faire ressortir le rôle et la nature célestes du dieu. Même observation à propos de l'astre qui, dans la monnaie du *Catalogue* de M. Hill, pl. XIV, 14, précède la légende entourant la statue de Φανήβαλος ; et ce qui prouve qu'il faut en tenir soigneusement compte, c'est qu'il réapparaît dans le champ d'une autre monnaie d'Ascalon, où le même dieu, sous sa forme osirienne, mi-syrienne, mi-égyptienne, se tient debout sur trois lions accouplés (*ibid.*, pl. XLI, 6 ; cf. notre fig. 7). Pareillement, pour prendre encore un exemple, on retrouve l'astre à la fin de la légende d'une fameuse monnaie de Macrin frappée à Byblos et figurant, comme j'essaierai de le prouver ailleurs, non pas le bétyle d'Astarté, mais bien un symbole spécial à Adonis, l'*alter ego* de Φανήβαλος (fig. 8).

A propos de l'astre des monnaies d'Hélioseiros, il est fâcheux qu'on ne puisse admettre avec confiance la description que fait Mionnet d'une pièce de Marc-Aurèle (*loc. cit.*, n° 12), où le dieu est donné comme portant, au lieu des rayons, « un bonnet pointu ». Cette coiffure, qui n'aurait rien d'inattendu dans l'imagerie syrienne, même d'époque romaine, permettrait jusqu'à un certain point un très intéressant rapprochement avec un médaillon en bronze (Pl. II, fig. 10), publié par M. Schweitzer¹⁶, puis par feu Boll, dans la troisième édition de son *Sternglaube und Sterndeutung* (1926), pl. 20, n° 40. Le personnage revêtu du costume anatolien et por-

tant la double hache, ne peut être qu'un dieu, ou un prêtre portant l'attribut de son dieu. Le sacrifice est fait à Sirius, — les chiens « caniculaires » qui l'entourent le prouvent : or l'astre symbolisant le dieu brille au-dessus de l'autel. La plante qui surmonte la scène d'un demi-cercle, fait du dieu céleste un protecteur de la fertilité, et c'est à ce double titre que le tableau éclaire quelque peu l'image de notre dieu syrien.

Il me reste un mot à dire d'un dieu palmyrénien dont l'effigie n'est pas sans rapport avec celle du dieu figurant sur le petit autel de Homs : il s'agit de *Šadrappa* de la stèle Contenson, dont nous devons une excellente reproduction à M. l'abbé Chabot¹⁷ (Pl. IV, fig. 3). Après ce que nous avons déjà constaté plus haut, à propos des dieux de Palmyre, il ne sera pas nécessaire de nous étendre sur le costume militaire de *Šadrappa*. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un dieu « solaire »¹⁸ ; sa tête nue n'en a pas les rayons ; il porte une courte barbe sans moustaches, suivant la mode araméenne antique. Le symbole du scorpion qu'on voit à droite, n'apparaît dans aucune des images étudiées par nous, et de plus, autre nouveauté, la hampe que tient le dieu est entourée d'un serpent. Que signifient ces deux attributs ? Il serait trop long d'exposer les origines et le rôle du scorpion dans notre tableau ; mais la hampe autour de laquelle s'enroule un serpent est un symbole déjà connu par divers monuments qu'on a rapportés au culte de l'Esculape syro-phénicien, autrement dit d'Ésmûn, dieu salutaire et sauveur¹⁹. C'est surtout par ce trait que *Šadrappa* s'apparente aux images divines dont nous nous sommes occupés dans cette étude. Qu'était-ce, au juste, que ce *Šadrappa*, qu'on a assimilé au dieu *Σαῖράπιος* de Pausanias et de Ma'ād, près de Byblos ? J'espère pouvoir proposer une réponse, sinon une solution, dans une autre occasion. Le dieu réapparaît d'ailleurs indubitablement, sous sa forme palmyrénienne, sur une tessère (fig. 4)²⁰ où son image est plutôt juvénile, et, détail assez rare, avec la tête de profil. Le costume qu'il porte n'est pas celui d'un guerrier ; aussi le serpent se dresse-t-il isolé devant sa face, tandis que le scorpion occupe derrière lui tout le champ libre. Au revers de la tessère, figurent deux jeunes dieux célestes, porteurs de la lance et du bouclier (fig. 5).



FIG. 4.
TESSÈRE
PALMYRÉNIENNE
(FACE).



FIG. 5
TESSÈRE PALMYRÉNIENNE
(REVERS).

* * *

De tout ce qui précède, et sans qu'il y ait lieu d'insister à nouveau sur la provenance des monuments auxquels nous les avons comparées, il semble suffisamment acquis que les monnaies au type d'Hélioseiros

doivent être attribuées plutôt à *Chalcis sub Libano* qu'à *Chalcis ad Belum*. Les dynastes qui, dès le premier siècle avant notre ère, possédaient la plaine coéléstyrienne jusques et y compris Héliopolis, semblent bien avoir adoré des divinités très apparentées à celles du grand sanctuaire dont on admire encore aujourd'hui les ruines imposantes, apparentées aussi à celles d'Emèse et à celles de Palmyre. On peut, même sans rien forcer, voir dans le bétyle (Pl. II, fig. 5) d'une monnaie antérieure à notre ère, que Head lui-même attribue à *Chalcis sub Libano*²¹, un simulacre identique à celui qui, sous Elagabale, acquit aux cultes d'Emèse la célébrité que l'on sait. D'un autre côté, si nous avons relevé dans les traits mixtes — pacifiques et guerriers — d'Hélioseiros, un ensemble de caractéristiques l'apparentant très étroitement aux divinités de Homs et de Palmyre, les monnaies de *Chalcis*, émises par Ptolémée, fils de Mennée, et où figurent deux dieux jeunes, revêtus de la cuirasse et tenant la lance (Pl. II, fig. 6), achèvent de montrer que toutes ces images divines se rattachent aux cultes coéléstyriens plutôt qu'à ceux des environs d'Alep. Il y a plus : la présence de ces deux petits guerriers sur une monnaie coéléstyrienne démontre à l'évidence que le culte des Césars de Rome n'était pas une nouveauté dans les régions syriennes, et que si Palmyre a conçu presque tous ses dieux sous une forme militaire, elle avait puisé ses modèles dans le répertoire ambiant d'époque hellénistique.

Il reste vrai du moins qu'on ne saurait trop remercier les numismatistes des grandes capitales de l'Europe des services éminents que leurs savants Catalogues rendent aux études d'archéologie orientale.

S. RONZEVILLE, S. J.
Correspondant de l'Institut.

NOTES

1. LIDZBARSKI, *Ephemeris j. semit. Epigraph.*, II, p. 271 ; *Répert. d'épigr. sémit.*, I, 1042.
2. Tarif bilingue de Palmyre, I, 10. Cf. POGNON, *Inscript. sémit. de la Syrie*, etc., p. 84.
3. Qu'il me suffise de quelques références : L. DELAPORTE, *Rev. de l'hist. des relig.*, 1906, II, p. 64 ; DELITZSCH, *Mitteilungen d. Deutsch. Orient-Gesellsch.*, 29, p. 45 ; enfin SCHRÖDER, *Archiv f. Keilschriftforschung*, II (1924), p. 70.
4. Le R. P. DHORME, *Rev. bibl.*, 1928, p. 509, admettrait volontiers qu'à l'époque néo-babylonienne, à Neirab, dans la Syrie du Nord, le dieu *Ser*, *Sêri* = *sahari = שָׁהַר *Lune*. Il est surprenant que d'autres assyriologues n'aient pas songé à cette identification qui s'impose presque à l'esprit, le nom du dieu *Ser* s'étant rencontré dans des documents cunéiformes provenant de Harrân, centre, s'il en fût, du culte lunaire. Il est vrai qu'on a également identifié *Ser* au dieu *Têr* qui apparaît dans les mêmes documents et à la même époque (voir, p. ex., TALLQWIST, *Assyrian personal names*, p. 261 ; KRÄLING, *Aram and Israel*, p. 27). D'autre part, *Têr* a paru identique au second élément du nom divin *Iltehri*, *Altehyi*, *Iltahyi*, dans lequel on a proposé de voir un dieu arabo-araméen, sur la nature duquel on ne possède aucune information (cf. LANDSBERGER, *Zeitschr. f. Assyriol.*, t. 37 (1926), p. 92 ; KRÄLING, *loc. cit.*, et TALLQWIST, *loc. cit.*, et *Neubabyl. Namenbuch*, p. 245, etc., etc.). Peut-être y a-t-il lieu de voir dans *Ser* la transcription cunéiforme de deux noms araméens distincts.

5. Le monument sera publié, avec d'autres, de provenance également coéléstyrienne, dans l'étude que j'espère pouvoir consacrer un jour à la triade de Ba'albek.

Je m'aperçois au dernier moment que le relief de Niha a été déjà vu et décrit par M. Parrot

dans l'article qu'il vient de consacrer à une thèse absolument insoutenable sur la localisation du temple d'Hermès à Ba'albeck (*Syria*, 1929, p. 116, n. 6).

6. WELLHAUSEN, *Reste arab. Heidenth.*, p. 61. OSIANDER, dans la *Zeitschr. d. deutsch. Morgenländ. Gesellsch.*, t. VII, p. 500, et POCOCCO, *Specimen hist. Arab.*, p. 101, avaient déjà fourni à Fr. Lenormant l'occasion de rapprocher le dieu des divinités ארר et רשר (Lettres assyriol., II, pp. 186-7).

7. Cf. BOISACQ, *Diction. étymol. de la langue grecque*, p. 857. D'après GUNDEL (*Pauly-Wissowa*, s. v. *Sirius* [1927], 314), le mot *σειριος*, comme appellatif, était également appliqué au Soleil et aux Planètes. Faut-il, pour ce qui concerne Chalcis, en particulier, admettre une influence égyptienne très ancienne ? Sirius et Sothis peuvent être rapprochés jusqu'à un certain point, et dans l'hypothèse que la ville en question soit celle de l'Antiliban, je pourrais produire une preuve tout à fait topique du séjour des Égyptiens à 'Anjarr. D'un autre côté, Reséph et Orion ont été identifiés par W. M. MÜLLER, *Archaeolog. researches*, I, 1904, p. 33, n. 1, qui cite Vitruve, IX, 1, à propos du chasseur divin « qui manu laeva tenens clypeum, clavam altera ». Du côté mésopotamien, d'après les Kudurrus, Sirius fut conçu sous la forme humaine et identifié à *Nin-urta* (dieu solaire et de caractère analogue à celui de Nergal). Voir sur ce point, en particulier, BOLL, *Sterngläuberei*, pp. 12 et 13.

8. Il en était autrement du héros légendaire de Gaza, *Minos*, figurant sur quelques pièces, très peu claires, de l'époque d'Adrien. HILL, *Palestine...*, pl. XV-6 et pp. LXXII et 144. Bien que le héros tienne de la droite une longue branche, il n'a pas le bouclier caractéristique à la main gauche. Il est, au fond, entièrement grec. Aussi l'ai-je exclu des comparaisons instituées dans les lignes qui suivent.

9. Le buste (ou fragment de statue ?) reproduit par la fig. 3, n° 1, appartient au Louvre, où je l'ai fait entrer il y a bien des années. Il est en basalte et provient du Haurân. Je me contente de le faire connaître rapidement ici, car il est caractéristique de ce genre de sculptures : j'y reviendrai en détail dans une autre publication. Quant à l'autre monument, il figure le dieu arabe Manâf (cf. MOUTERDE, *Syria*, 1925, p. 242, pl. 33, n° 2).

10. Une semblable stylisation de la feuille de vigne se retrouve ailleurs, p. ex. sur l'autel dédié au dieu Bêl, de Killiz, publié par M. Cumont (*Études syriennes*, p. 257).

11. Les autres figures du dieu sont empruntées à de Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, pl. XX.

12. L'observation est de M. Hill (*loc. cit.*).

13. Dans un mémoire rédigé bien avant la guerre, mais resté inédit, j'avais déjà rapproché le dieu de Rabbathmoba de *Sadrâpha* de Palmyre, dont il sera question plus loin. La même remarque avait été faite par Mordtmann J^{lor} (*Palmyrenisches, Mitt. d. Vorderas. Gesellsch.*, 1899, I, p. 48) et, tout récemment, mon confrère, le R. P. Mouterde, a comparé l'équipement militaire des dieux de Palmyre à celui du dieu moabite (*Dieux cavaliers de la région d'Alep*, dans les *Mélanges de l'Univ. Saint-Joseph*, XI [1926], p. 216). Tous ces rapprochements faits indépendamment les uns des autres prouvent, par leur accord, qu'ils sont fondés. Nous y reviendrons un peu plus loin à propos des dieux de Palmyre.

14. Le signe dit « de Tanit », qui apparaît sur une pièce unique de la collection du British Museum (HILL, *op. cit.*, p. LX), ne révèle également aucune accointance avec les divinités puniques : s'il existe réellement sur la monnaie en question, c'est le signe de vie égyptien, dans la transformation anatolienne et syro-phénicienne qu'il a subie dès le II^e millénaire avant notre ère, $\frac{O}{\Delta}$, transformation qui s'est perpétuée presque inaltérée jusqu'à l'époque byzantine.

15. On trouvera dans le récent ouvrage de M. l'abbé CHABOT (*Choix d'inscript. de Palmyre*, 1927, pl. XIX, XXII sq.), et dans la belle publication que M. Cumont vient de consacrer à Doura (*Fouilles de Doura*, 1926, pp. 102 sq., 122 sq.), un recueil fort riche des principales divinités militaires de Palmyre. L'article déjà cité du R. P. Mouterde est à consulter spécialement pour l'armement des soldats palmyréniens et syriens. — On trouvera encore dans le *Catalogue des cylindres* du Louvre par Delaporte, t. II, pl. 125, 21 et pl. 126, 1, deux figures divines extrêmement intéressantes, sur lesquelles j'aurai à revenir dans une autre occasion.

16. *Archaeolog. Anzeiger*, 1919, pp. 38 sq.; cf. COOK, *Zeus*, II, 630.

17. *Choix d'inscript.*, pl. XXIII, 1.

18. Du moins en apparence. Je prouverai ailleurs qu'il était, lui aussi, solarisé.

19. JALABERT, *Mélanges de la Fac. orient.*, I (1906), pp. 157 seq. Cf. BAUDISSIN, *Adonis u. Esmun*, pl. IX, et à l'index, s. v. *Schlange*, de copieuses références au texte de l'ouvrage.

Le dieu du type guerrier, armé du bouclier et de la lance avec le serpent, a été retrouvé sur le *Limes germanique*. M. Münsterberg, qui en a publié plusieurs spécimens extrêmement intéressants (*Jahreshefte*, 1908, p. 235 et pl. VII-VIII), n'a pas manqué de les rapporter à nos originaux syriens. J'aurai à revenir en détail sur ces bronzes, dont le caractère demande à être précisé.

20. CHABOT, *op. cit.*

21. WROTH, *op. cit.*, p. LXXIV.



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10

HELIOSEIROS



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10



11



12



13



14



15



16



17



18

HELIOSEIROS



1



2



4



5



3



6



7

HELIOSEIROS